

Pour la première fois, joua — sans grosse caisse (1) — la musique instrumentale; et, pour la première fois aussi, fut exécuté l'air *Vive Urbain*, harmonisé par le professeur de musique, un laïque, M. Bonnafoux (2). Les élèves reprirent le couplet avec beaucoup d'entrain et il est resté comme le « chant national » du petit séminaire. Urbain personnifie maintenant le collège. Cependant, quand des évêques l'honorèrent de leur visite ou à la fête du Supérieur, leur prénom remplace dans la joyeuse strophe celui du vénéré fondateur.

Après dîner, tous les ecclésiastiques et les nombreux amis réunis pour la solennité se rendirent avec les élèves sur la plus grande prairie de l'enclos. On y avait organisé les passe-temps simples, chers aux générations anciennes : mâts de cocagne droits ou renversés, jeux de barres et courses en poche. Des prix étaient décernés aux vainqueurs. Les enfants qui avaient plus de patience que d'agilité pouvaient s'exercer, les yeux bandés, à saisir des cornets de dragées se balançant à des ficelles, ou à tuer d'infortunés volatiles également suspendus dans les airs et qui devaient être la récompense d'heureux tireurs. Le professeur de physique avait préparé, avec ses élèves, un fort beau ballon, mais le vent violent qui s'éleva dans la soirée en ajourna le lancement. Il servit à distraire une autre fête.

L'année suivante, on coupa les jeux par une séance académique. Des élèves y récitèrent ou y lurent leurs compositions françaises, en vers ou en prose. Un programme fut ainsi constitué, qui servit désormais, soit à la Saint-Urbain (elle fut encore célébrée pendant cinquante ans), soit à la propre fête du Supérieur en exercice. La tradition exigea de plus que, dans le principal discours de la séance, un élève évoquât toujours le souvenir de M. Mongazon, comme à l'Académie française le récipiendaire doit un hommage au fondateur, le grand Cardinal. Il est seulement regrettable que la bonne et honnête simplicité primitive n'ait pas survécu au supériorat de M. Bernier, qui laissait produire aux élèves leurs propres œuvres et non point, sous leur nom, des compositions plus ou moins retouchées par le professeur, quand elles n'étaient pas entièrement de sa façon.

### CHAPITRE III

#### *La seconde année (1836-1837)*

« La première année avait fait un mal infini à la réputation de l'établissement. La rentrée de 1836, néanmoins, fut nombreuse (3). »

Les parents, que les embarras trop visibles de l'année précédente avaient disposés à l'indulgence, comptèrent sur de notables changements. Il n'y en eut pas. Les constructions avaient été poussées et quelques parties des bâtiments se trouvèrent achevées. La salle d'études de la seconde division reçut sa destination et la cha-

(1) La musique militaire complète, avec grosse caisse et cymbales, se fit entendre, pour la première fois, à la fête du *Sacre*, au collège, le 12 juin 1836.

(2) Jean-Louis Bonnafoux, dit Bonnefoi, né à Granville, le 23 janvier 1804, mort à Angers, le 13 novembre 1866.

(3) Mémoire cité.